

# Archibald Ornetti

*Notre Père...*

*Briançon, le 13 mars 1938*

*Le Seigneur m'a maudit, m'affublant d'un désir que je ne puis satisfaire. Il y a bien longtemps, j'ai succombé à la tentation, cueillant un fruit qui m'était défendu. Pendant presque vingt ans, j'ai vécu avec le poids de mon péché, pensant porter là tout le fardeau de ma faute. Mais aujourd'hui, je sais que le prix à payer sera bien plus lourd que tout ce que j'imaginai. Je m'appête à violer le premier des Dix Commandements, scellant ainsi le sort de mon âme. Ma décision est prise, elle est désormais irrévocable.*

*Je suis né en 1870 à Gap. Mon père était un industriel d'origine italienne tandis que ma mère tenait le foyer. Ma famille était riche et très traditionaliste. La voie que mes parents m'avait choisie était celle de la religion : ils voulaient faire de moi un haut dignitaire de l'Eglise.*

*À l'âge de 15 ans, je devins ainsi séminariste. Dix ans plus tard, en 1895, je fus ordonné prêtre et je devins vicaire de la paroisse de Briançon. J'assistais l'abbé vieillissant qui avait la charge de l'église. Je découvris ainsi les joies et le dépit de la confession. Cette activité devait en effet me laisser des sentiments mêlés lorsque je la pratiquais à mes débuts. J'étais consterné de constater la bassesse de mes congénères au quotidien, les petites mesquineries que les gens se faisaient sans cesse, les infidélités des couples, les querelles de voisinage, les haines ancestrales, les préjugés raciaux, sexuels ou autres. Mais, je dois reconnaître que dans le même temps, j'éprouvais un certain plaisir à être le réceptacle de ces confessions. Je savais tout et ce savoir me donnait un sentiment de puissance. Je m'amusais à croiser dans la rue les maris cocufiés en connaissant leur malheur qu'ils ignoraient eux-mêmes. Je ricanais intérieurement en écoutant une vieille dame se plaindre des malveillances de sa voisine une heure après que la dite voisine en eut fait autant à son sujet.*

*Je ne fus vicaire de Briançon que pendant quatre ans. En effet, en 1899, à la veille du vingtième siècle, le vieil abbé mourut me laissant les rênes de la paroisse. Je pris également en charge les cours de catéchisme qu'il faisait aux enfants de la commune. Je me souviens de ces premières séances et en particulier de trois de mes jeunes élèves : **Auguste Andrieux**, **Philippe Pélissier** et **Stéphane Soulier**. On sentait déjà chez le premier l'âme d'un chef, d'un meneur d'hommes. Son charisme impressionnant lui valait l'amitié de tous et en premier lieu, celle du jeune Philippe qui lui vouait déjà une grande admiration. Mais la gloire entraîne des jalousies, surtout chez les petits enfants. Soulier haïssait Andrieux pour une raison qui m'échappait et il était donc victime des mesquineries de ses petits camarades, menés par Andrieux. Je décidais alors de voir Stéphane en particulier afin de le consoler. Le garçon était d'un naturel renfermé et mes mots ne semblaient lui apporter aucun réconfort. Quand j'obtenais de lui des aveux de ce qu'Auguste et ses amis lui faisaient subir, je rappelais les autres garnements pour les sermonner. Je crains cependant que mes remontrances ne soient restées vaines.*

Au fil des années, j'acquerrais l'image d'un prêtre bon et d'un homme généreux. Peu de temps avant la guerre, j'eus parmi mes jeunes élèves deux petites filles aussi opposées que l'on puisse l'être. **Jeanne Froment** était une gamine attentive, pieuse, prude, gentille, aimant passionnément le Seigneur. Tout le contraire d'**Anne Domont**, petite peste qui n'avait de cesse de jouer des mauvais tours à Jeanne comme lui placer une souris sous le pupitre pendant mes leçons par exemple. Les deux petites filles se haïssaient copieusement et je devais souvent régler les discordes. Bien évidemment, mes relations avec Jeanne étaient excellentes tandis que j'éprouvais une forte inimitié envers Anne. Je prenais donc toujours le parti de la première et punissait la seconde comme elle le méritait !

En 1914, un fait divers malheureux vint toucher un de mes anciens élèves : le père de Philippe Pélissier se donna la mort à la surprise de tous. Comme si le choc n'était pas assez grand pour la famille, quelques semaines plus tard, le frère de Philippe, **Jacques**, se fit arrêter pour braquage à main armée et prit une très lourde peine de prison. La mère de Philippe ne survécut que quelques années à cette succession de malheurs.

Quinze ans après ma consécration de prêtre, un événement de portée internationale vint tout bouleverser. En 1914 éclatait une guerre qui allait devenir mondiale. Nos jeunes partaient au front en masse pour aller combattre l'ennemi allemand. Ce conflit qu'on nous promettait rapide s'enlisait dans une guerre d'attente qui entraînait de terribles pertes. Pour moi, ce conflit allait avoir des conséquences aussi inattendues que fâcheuses.

Au fur et à mesure que la guerre avançait, nos villes se vidaient de leurs populations masculines. Ne restaient plus que les femmes, les vieillards, les enfants et les impotents. Au milieu de toute cette misère, je faisais de mon mieux pour soulager les âmes. Mais petit à petit, certaines des confessions qu'on me faisait firent jaillir en moi des pensées interdites. En effet, les femmes, privées de leurs époux, ne pouvaient satisfaire leur libido et m'avouaient leurs songes les plus intimes. Honteuses, elles me narraient leurs fantasmes les plus brûlants et me priaient de les absoudre pour ces pensées impures. J'absolvais donc mais cette accumulation de description de chairs en chaleur firent monter en moi un désir que je n'avais encore jamais connu alors que j'avais près de cinquante ans. Mes rêves étaient eux aussi hantés par des visions de femmes lascives, ondulant sous les spasmes d'un désir inassouvi. Quand je me réveillais, baigné de sueur, je me flagellais pour me délivrer du mal. Mais il était déjà trop tard pour faire machine arrière.

Fin 1917, Auguste Andrieux dut partir au front. Il avait jusque là évité la conscription ses relations mais il ne pouvait couper court plus longtemps à son devoir. Il laissait derrière lui une femme, **Brigitte**, qu'il avait épousée en 1913, ainsi qu'un petit garçon de deux ans, **Pierre**. C'est moi qui avait marié le couple cinq ans plus tôt. J'avais alors trouvé la jeune mariée d'une fraîcheur et d'une beauté peu commune. Les années qui suivirent, j'aimais à apprécier la grâce de son allure quand je la croisais dans la rue. Et voilà que mes rêves impies me la présentaient dans des postures obscènes, me tenant des propos outranciers qui m'excitaient au plus haut point.

Brigitte était très croyante et venait régulièrement à confesse. Jusqu'au départ de son époux, elle ne m'avait conté que des broutilles, de rares petites rancunes envers des amies mais rien de bien méchant. Une fois Auguste au loin, ses confessions prirent une tout autre tournure. Après quelques semaines, elle me confiait combien son époux lui manquait, notamment sur le plan intime. Elle rêvait de scènes insensées, de membres dressés, de coïts sans fin. Ses séances me faisaient vivre un véritable calvaire et je ne pouvais trouver les mots pour apaiser ses angoisses. Le jour où elle m'avoua que l'un des amants de ses songes avait

mon visage, je ne pus contenir mes gestes : je sortais brutalement du confessionnal et la traînais jusqu'au presbytère où je connus avec elle les premiers émois du sexe. La chose fut rapide mais me procura un extase incommensurable. Brigitte, choquée par ce qu'elle avait fait, me quitta sans un mot. Ainsi, c'était cela, l'amour charnel ? Je comprenais mieux le coût de l'interdit que notre Seigneur faisait peser sur nous, les prêtres.

Mais je devais payer cher cette première incursion en terre féminine. En février, quelques semaines seulement après que j'eus possédé sa femme, Auguste rentra du front, blessé à la main. Le retour de son mari ramena Brigitte dans le lit conjugal. Quelques mois plus tard, je remarquais avec stupeur que le ventre de la jeune femme s'arrondissait. Elle me confessa bientôt qu'elle était enceinte. Pire, elle confirma ce que je craignais : d'après ses calculs, j'étais le père de l'enfant qu'elle allait mettre au monde. Heureusement, le retour rapide de son mari allait permettre de sauver les apparences. Auguste ignorait tout de notre étreinte sauvage et avait accueilli avec joie la nouvelle de l'arrivée d'un second petit. **Christian**, mon fils, naquit donc en novembre 1918. En 1920, un troisième enfant vint rejoindre la famille Andrieux : **Thérèse** était la fille qu'ils appelaient de leurs vœux après la naissance de deux garçons.

De mon côté, la découverte du sexe avait transformé ma vie : je devais vivre avec ce démon qui m'habitait. Je ne regardais plus les femmes du même œil. Il m'arrivait même de désirer **Eglantine Favier**, celle qui était ma bonne depuis près de dix ans. Il faut dire qu'elle faisait partie des nombreuses femmes de Briançon ayant perdu leur époux dans la tragique bataille de Belleville-sur-Meuse, en mars 1918. J'avais d'ailleurs appris en confession un lourd secret concernant cette bataille. Peu après l'armistice, Philippe Pélissier était venu m'avouer la culpabilité qui le rongait. La nuit de l'attaque allemande, il avait déserté avec quelques camarades. Il se sentait donc responsable de la mort de tout ses compagnons de tranchée et me supplia de l'absoudre. Pauvre homme ! Malgré ma bénédiction, cette trahison risquait de le hanter toute sa vie !

Pour en revenir à ma bonne Eglantine, tout comme moi, elle devait avoir quelques besoins à assouvir, depuis la mort de son mari. Et je pense que nous étions sur le point de passer à l'acte quand une de mes lectures me permit d'échapper à mon démon. Il s'agissait d'un récit de voyage d'un explorateur qui relatait son expédition en Himalaya. Une anecdote croustillante m'intéressa tout particulièrement : le narrateur avait découvert que les femmes des villages népalais se transmettaient un secret de génération en génération. Lorsque leurs maris se montraient trop entreprenants, elles leur concoctaient une tisane spéciale. Celle-ci avait le pouvoir de stopper totalement la libido des pauvres époux qui n'avaient plus le moindre désir sexuel pendant plusieurs semaines ! Ce breuvage était confectionné à base de plantes locales : la manuka. J'avais trouvé là la solution à tous mes soucis. Je pris contact avec un herboriste népalais et quelques mois plus tard, je recevais au presbytère des plants de cette pousse bénie du Seigneur. J'investissais dans une petite serre que je fis construire dans mon jardin. Depuis maintenant près de vingt ans, je prends ainsi chaque semaine mon « médicament » afin de couper court à toute nouvelle pulsion.

En 1928, la famille Andrieux revint à Briançon. La carrière politique d'Auguste l'avait éloigné pendant quelques années et mon fils avait donc grandi loin de moi. Auguste était de retour pour se présenter aux élections municipales. Grâce à ses relations, il emporta la Mairie et fit de son ami Pélissier son premier adjoint. Christian et sa sœur Thérèse avaient respectivement neuf et huit ans, ils étaient en âge d'assister à mes cours de catéchisme. C'est ainsi que j'appris à découvrir mon fils. Je ne pouvais m'empêcher de le garder après que les autres enfants soient partis pour profiter un peu de sa présence, essayer de le découvrir, parler avec lui, devenir son ami. Le garçon était secret et je devinais en lui une tension terrible. Je compris au fil des mois qu'une forte animosité l'opposait à son père et à son frère aîné. Tous les deux lui

reprochaient fréquemment ses mauvais résultats scolaires. Je bouillonnais entièrement qu'on s'en prit ainsi à mon fils mais je ne pouvais rien faire, si ce n'est tenter de le consoler. Je le perdis un peu de vue après la fin de ses cours de catéchisme. Il avait alors onze ans et son air rebelle me faisait craindre le pire pour son avenir. J'appris ensuite par la rumeur qu'il s'était lancé dans le ski et qu'il comptait devenir sportif professionnel. Il étudiait son sport favori à l'école du Mont-Revard, créée par Pélissier en 1931.

Au fil des ans, je voyais Briançon évoluer sous l'impulsion de la nouvelle équipe municipale. Je voyais d'un mauvais œil ces changements incessants, je ne reconnaissais plus la petite ville que j'aimais tant. Elle était défigurée par les usines, les installations sportives et les hôtels. Les environs étaient également gangrenés par cette urbanisation massive. Je critiquais souvent cette course au progrès au cours de mes prêches, tout en restant toujours suffisamment vague pour ne pas m'attirer les foudres du Maire.

En 1928, j'ai eu le bonheur de célébrer l'union de ma petite Jeanne Froment avec **Duan Ballangrud**, une star du sport allemand, double champion olympique de biathlon. Jeanne avait bien grandi. Elle avait tout juste cessé sa carrière de patineuse artistique et comptait désormais fonder un foyer avec son époux. Une fois mariés, à mon grand regret, ils partirent s'installer à Berlin. Je perdais là une amie chère.

C'est donc avec joie que j'appris en 1935 que le couple allait emménager à Briançon. Je vis ainsi revenir cette femme que j'appréciais tant. Elle me raconta que son mari poursuivait sa carrière et était donc souvent absent. Elle s'était réfugiée dans la religion et priait souvent le Seigneur de lui accorder l'enfant qu'elle appelait de ses vœux. Elle venait se confesser toutes les semaines et devint peu à peu ma plus fiable source d'informations sur la vie de la commune. Jeanne était devenue une vraie commère et elle m'apprenait tout ce qu'elle savait. Mais j'étais choqué par l'attitude de son époux qui privilégiait sa carrière à son épouse, pourtant si méritante. De plus, c'était un fat et un orgueilleux : il passait son temps à assommer son auditoire de ses exploits sportifs. Comme Jeanne me rendait régulièrement visite, je décidais de lui faire profiter de ma petite tisane. Ainsi, elle se refuserait aux avances de son époux qui ne la méritait pas. Cela fait trois ans que nous prenons notre petite décoction tous les deux toutes les semaines. Elle m'a confié faire chambre à part d'avec son époux mais elle ignore que j'en suis le principal responsable.

L'été 1937 fut marqué par les premières exactions dans notre région d'une bande de farfelus qui se nomme le Mouvement des Défenseurs des Cimes. Ces braves terrorisent les élus régionaux qui mènent une politique d'urbanisation poussée. Leurs revendications reprennent exactement les thèmes que je défends lors de mes sermons : le retour à la vie traditionnelle. Ils agissent par des plastiquages d'installations sportives comme les télésièges. De plus, Dieu merci, ils ne s'en prennent qu'aux biens et non aux personnes puisque les explosions ne provoquent aucun dégât humain. Leurs actions font de plus en plus souvent la une des journaux, et les autorités n'ont toujours pas retrouvé l'identité du chef de la troupe, ni même celle des membres. Ce mouvement donne une très mauvaise image de Briançon aux yeux des touristes. Tant mieux ! En secret, je soutiens de tout cœur leurs actions. J'espère juste qu'ils resteront fidèles à leur contrat moral et qu'aucun élément extérieur ne viendra pervertir ce mouvement salvateur.

Cet été vit également l'arrivée en ville d'une personne peu recommandable : une certaine **Madame Natacha**, bohémienne et médium-hypnotiseuse. Je ne pouvais rester sans réaction face à la venue d'une telle personne ! Je décidais donc de monter mes ouailles contre cette créature du démon qui prétendait pouvoir communiquer avec les morts ! J'allais personnellement lui rendre une petite visite au mois d'août pour lui faire comprendre que sa présence dérangeait et qu'il valait mieux pour elle ouvrir son cabinet ailleurs que dans ma ville. Jeanne, elle aussi, était particulièrement hostile à la présence de la bohémienne

à Briançon. J'avais par ailleurs entendu certaines rumeurs selon lesquelles Madame Natacha se serait servi de ses talents d'hypnotiseuse sur ses clients pour leur soutirer leurs économies alors qu'elle vivait en Suisse. Je laissais entendre à Jeanne qu'elle entretenait des liaisons adultères avec des notables de la région afin qu'elle garde un œil sur elle. Par ailleurs, j'envoyais une lettre de menace anonyme à la bohémienne afin de l'effrayer et de la faire fuir. Sans succès !

Au mois d'octobre, je vis mes plants de tisane commencer à dépérir dans ma serre. L'agonie de mes petites plantes dura un mois. Ce n'est que trop tard que je compris qu'on avait versé du désherbant dans l'eau de ma citerne. Les conséquences pouvaient être terribles : je n'avais plus que quelques mois de tisane en réserve et je ne savais pas si mon démon reviendrait me hanter, vingt ans après. Je savais qu'une expédition menée par un guide de la région, **Laurent Laloux**, partait en décembre pour le Népal. J'écris donc une lettre anonyme à l'alpiniste, accompagnée d'un billet de cent francs, le priant de me faire parvenir à une boîte postale de Briançon quelques plants de manuka. En attendant, je réduisais mes doses ainsi que celles de Jeanne.

Il y a quelques semaines, j'ai reçu une invitation pour une soirée mondaine donnée par le Maire en sa demeure. Il lui arrive de m'inviter ainsi, malgré mes sermons hostiles à ses projets. Sans doute sans l'influence de son épouse, toujours très croyante et qui pense que la présence d'un ecclésiastique à ce type de soirée en garantit la haute tenue morale. Par habitude, j'accepte toujours l'invitation dans l'espoir, toujours vain jusqu'à aujourd'hui, d'avoir la chance de voir mon fils. Par ailleurs, c'est aussi l'occasion de récolter des fonds pour la réfection de mon clocher. J'ignorais alors l'importance qu'allait revêtir cette soirée.

C'est la semaine dernière que ma vie a basculé dans l'horreur. Un soir, Auguste Andrieux est rentré tel un boulet de canon dans mon presbytère. Se moquant de mon grand âge, il m'a empoigné, me crachant au visage qu'il avait découvert la vérité sur Christian. Il proférait les pires menaces, me promettant de me faire payer ma perfidie. Je bredouillais quelques suppliques. Il ricana et ajouta que mon fils souffrirait tout autant que moi : « J'ai trop longtemps couvert les forfaits de ce scélérat, le prenant pour mon fils ! Maintenant, il va passer à la caisse et payer l'addition. Et croyez bien qu'elle sera élevée ! Vous assisterez à la déchéance de votre fils. Quant à vous, je me charge personnellement de votre cas ! ». Puis il est sorti, me laissant tout pantelant. Mon sort m'importait peu mais je ne pouvais supporter de voir la chair de ma chair payer mes erreurs. Il ne pouvait en être ainsi, je devais trouver une solution.

Le lendemain, après une nuit agitée, la mort dans l'âme, j'étais psychologiquement prêt à en venir à la dernière des extrémités : tuer le père afin de sauver mon fils. La violence dont je souhaitais préserver les Défenseurs des Cimes, j'étais décidé à en user par moi-même, condamnant ainsi mon âme. Mais je ne suis qu'un faible vieillard, comment puis-je éliminer un homme dans la force de l'âge ?

Le Seigneur, dans sa grande miséricorde, m'a apporté la solution ce matin. Celle-ci est machiavélique mais peut-être me permettre de me débarrasser de Natacha du même coup. C'est Jeanne qui m'a ainsi sauvé la mise à son insu. Elle m'a rendu visite, toute émaustillée. Elle m'a raconté la curieuse scène dont elle avait été témoin à l'aube. Suite à mes allusions, elle pistait les déplacements de Natacha et ce matin, cette dernière s'est rendue à l'entrée du Chemin des Dames au pied du Pic du Piolet, un sentier de randonnée situé aux portes de la ville. Elle y a rencontré une femme élégante, dont la tenue était peu adaptée à une promenade en montagne. Les deux femmes ont marché un moment sans un mot puis devant une grotte, Madame Natacha a saisi sa compagne aux épaules, lui a dit : « J'ai des révélations à vous faire sur votre passé. » puis l'a entraînée dans la grotte. Je bouillonnais entièrement en écoutant cette histoire et me perdais dans mes pensées tandis que Jeanne continuait à babiller. Cette étrange aventure me livrait la clef de mon insoluble problème.

Dans la description de la jeune femme accompagnant Natacha, j'avais reconnu *Florence Faure*, l'assistante au sous-secrétaire d'Etat aux sports et aux loisirs. Elle m'avait été brièvement présentée par *Brigitte Andrieux* lors d'une réception mondaine l'année précédente. De plus, *Jeanne* m'avait révélé que, suite à sa petite expédition, la femme avait rejoint l'Hôtel du Lac et Madame Faure m'avait justement raconté en détail l'attrait qu'elle avait pour ce petit établissement. Et si elle était à Briançon aujourd'hui, c'était sans nul doute pour participer à la réception du Maire donnée ce soir. Enfin, suite au récit de *Jeanne*, j'étais persuadé qu'elle était sous le contrôle hypnotique de Natacha.

En effet, les rumeurs concernant la bohémienne prétendaient que celle-ci hypnotisait ses clients et injectait dans leur subconscient un mot ou une phrase clef qui les faisait automatiquement entrer dans un état de transe durant lequel ils écoutaient les ordres que la médium leur donnait pour les exécuter ensuite, inconsciemment. Et j'avais appris là qui était la victime de Madame Natacha et quelle phrase clef la faisait entrer dans un état second : « *J'ai des révélations à vous faire sur votre passé.* ». Ma mémoire me faisant défaut, je m'empressais de noter cela sur un bout de papier. J'allais faire assassiner *Andrieux* par *Faure* et personne ne remonterait jusqu'à moi ! Ce plan était génial ! Je pouvais même, en manœuvrant habilement, faire porter la responsabilité du crime à la bohémienne.

Dans l'après-midi, je suis allé rendre une petite visite à *Florence Faure* à son hôtel. Elle était fort surprise de me voir me présenter à elle. Apparemment, elle avait même oublié notre entrevue de l'été dernier. Je lui ai dit que j'avais appris son escapade du matin avec Natacha et qu'il ne fallait pas croire cette créature du moment car il est facile pour n'importe qui de dire : « *J'ai des révélations à vous faire sur votre passé.* ». Là, les yeux de la femme se sont figés. D'une voix hésitante, je lui ai alors donné les consignes pour commettre son forfait le soir même : elle devait attendre qu'*Andrieux* s'isole du reste des invités pour le rejoindre et le tuer. Je claquais alors des doigts devant ses yeux. Elle a repris ses esprits puis m'a renvoyé sans ménagement de sa chambre, me criant que sa vie privée ne regardait qu'elle et que mon avis lui importait peu.

Sur le chemin du retour, je suis passé à la poste comme je le fais régulièrement depuis trois mois : le colis que m'a envoyé *Laloux* n'est toujours pas arrivé alors que l'expédition est rentrée depuis bien longtemps. Aujourd'hui, *Camille Pichon*, le guichetier est bouleversé : le fourgon postal a été victime d'un attentat des Défenseurs des Cimes ce matin et le chauffeur est entre la vie et la mort. Ainsi, ils ont franchi le pas que je craignais tant ! Une mauvaise nouvelle n'arrive jamais seule et *Pichon* m'annonce que mon colis, enfin arrivé, était dans le fourgon ainsi détruit. Quelle déveine ! D'autant plus que je suis maintenant à court de tisane et que j'ai bien senti que mon démon était toujours aussi vivace. Il bout en moi et ne demande qu'à être libéré après tant d'années de frustration !

Je viens d'arriver au château des *Andrieux*. Le sort d'*Auguste* est scellé mais je ne sais comment me comporter si je vois *Christian*. Je dois absolument le sauver du danger qui pèse sur sa tête et dont j'ignore la nature. Mais dois-je lui révéler que je suis son père ? Quelle terrible dilemme !